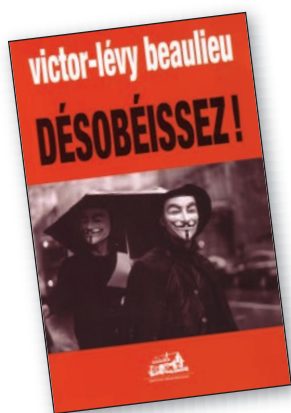


troubles qui s'incarnent dans des anecdotes révélatrices des états d'âme de l'auteure. Elle ne triche pas, elle est là, entière, généreuse dans le partage, riche de sa vie qui, finalement, est celle d'une femme qui est aussi une mère, mais pas seulement une mère, ce qui rappelle le titre de son premier ouvrage, un collectif qu'elle a dirigé, *Mother was not a person* (1972). Là est le secret de cette confession : Marguerite est femme avant tout.

David Loneran



**Victor-Lévy Beaulieu**  
**DÉSObÉISSEZ !**

Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2013,  
181 p. ; 19,95 \$

La publication de cet ouvrage de Victor-Lévy Beaulieu, écrivain de génie et militant indépendantiste lucide et intransigeant, était quelque peu prévisible. La critique récurrente de l'auteur envers la classe politique, son appui au printemps québécois et son admiration pour Gabriel Nadeau-Dubois devaient naturellement le conduire à l'écriture de cette plaquette anarchiste.

Mais la bonne volonté n'est pas forcément un gage de qualité : hélas, si Beaulieu a raison sur le fond, trop souvent il erre lorsqu'il argumente, n'évitant pas les anachronismes, prenant des raccourcis étonnants, généralisant imprudemment, établissant des rapports de causalité trop sommaires, voire sim-

**Un journal, point de vue 1**

Un journal retravaillé, élagué, qui ne conserve qu'un portrait mensuel de janvier à décembre des neuf années qu'il couvre. Le temps d'assister à la naissance d'un écrivain, car c'est aussi de cela qu'il s'agit. Aussi, dis-je, parce que la quête amoureuse est ce qui occupe le plus d'espace.

Il a vingt ans, vit seul à Montréal. Il s'est préparé pour entrer au Conservatoire d'art dramatique mais n'a pas été accepté. Déterminé, il essaie aussi à l'École nationale de théâtre, en vain. Il travaille dans une librairie tout en s'adonnant à l'écriture. Dans sa vie intime, il assume son homosexualité et en attend autant des gars qui ont les mêmes affinités. L'ambivalence de plusieurs d'entre eux le laisse meurtri. Il reconnaît toutefois sa propre indécision entre son besoin d'être avec quelqu'un et sa soif de liberté. Malgré les ruptures et les souffrances successives, il aspire à la vie à deux, prêt à faire des compromis. Pendant quelques mois, il croira avoir réussi à former un couple stable, mais une fois encore il se sera trompé. Bref, du début à la fin de la vingtaine, il naviguera entre nouvelle passion amoureuse et déception. Lucidement, il lui arrive de se demander si l'amour dans le sens où il l'entend existe ou si ce n'est qu'un « fantasme perpétré par l'art » dont il se nourrit. L'art, voilà son port d'attache, là où se révèle sa constance. Littérature, cinéma, musique et théâtre créent le lieu où il arrive à se sentir heureux, où son esprit et sa sensibilité trouvent leur oxygène.

Année après année, il assiste avec la même excitation au Festival des films du monde, allant voir jusqu'à quatre ou cinq films par jour. Ses commentaires manifestent une culture certaine. La liste des œuvres citées en cinéma, théâtre, littérature, à la fin du journal, témoigne de son bagage culturel. Mais ce qui suscite le plus l'admiration, c'est sa persévérance dans l'écriture. Les maisons d'édition refusent ses textes ? Qu'à cela ne tienne, heureux si on prend la peine de lui répondre, il reprend, confiant. Si bien que *Martel en tête* et *Cher Émile*, les deux romans auxquels il travaille pendant ces années du journal, ont été édités par la suite respectivement en 1998 et 2006. Un recueil de nouvelles, *Être*, s'y ajoutera en 2011, avant que ne soit publié récemment *Le mouvement naturel des choses*, tous chez le même éditeur, qui consacre sa collection « Hamac » aux « textes profondément humains qui brillent par leur qualité littéraire ». Éric Simard, un auteur d'une grande sensibilité qui s'inscrit résolument dans son époque.

Pierrette Boivin

**Éric Simard**

**LE MOUVEMENT NATUREL DES CHOSES**

JOURNAL

Septentrion, Québec, 2013, 422 p. ; 29,95 \$

plistes. Ainsi toute la misère du Québec contemporain serait imputable à la bourgeoisie. Mais de quelle société et de quelle époque parle-t-on ici ? Le peuple de Pierre Kropotkine n'est pas celui d'aujourd'hui, pas plus que la bourgeoisie actuelle n'est celle d'hier. Le problème (le scandale) de la société québécoise con-

temporaine, sans que cela lui soit propre, n'est pas lié au concept de classes, mais à la loi économique qui uniformise le monde et sacrifie l'humain et l'écologie pour son propre profit. L'efficacité des banques et du commerce tient précisément au fait qu'ils feignent d'aplanir les différences sociales en agissant sur l'en-



## ... point de vue 2

**L**e mouvement naturel des choses se présente sous la forme d'une accumulation de fragments où se déploie le déchaînement tumultueux des émois amoureux d'un gay aux prises avec un indécrottable vague à l'âme. Le journal d'Éric Simard paru dans la collection « Hamac » participe à la diffusion d'une voix marginale dans laquelle se reconnaîtront bon nombre de jeunes hommes en quête de modèles. Dans ce texte

éminemment personnel et délicat se déroulant entre les années 1989 et 1997, Simard s'expose avec fragilité, livrant sans retenue les incertitudes de sa jeune vingtaine avec toujours au-dessus de lui une constellation d'espoirs le plus souvent déçus.

Difficile de rattacher ce journal à la veine des romans d'apprentissage, dans la mesure où nous est offert un texte sans réel souci de mise en forme littéraire. Par sa structure fragmentaire et cyclique (on retrouve sans cesse les mêmes anecdotes, où seuls les noms des individus changent), Éric Simard effleure constamment les mêmes sujets sans les approfondir, les idées s'échouant rapidement sur une grève stérile. Dans cet état, il est rare que l'auteur atteigne un degré de profondeur convaincant. En témoignent les surabondantes capsules critiques d'œuvres que ce boulimique de culture a fréquentées à cette période, commentaires convenus vite expédiés en quelques traits. Cette plongée à corps perdu dans la sphère culturelle prend en quelque sorte pour Éric Simard des allures de fuite volontaire dans l'imaginaire des autres, ce qui lui permet en apparence de mieux supporter l'incomplétude de son existence. Il y a bien quelque chose d'émouvant dans sa propension à se vautrer dans les productions culturelles comme s'il s'enduisait d'un baume protecteur. Si la découverte du monde qui l'entoure passe pour le jeune homme par celle des grands artistes de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, il est cependant regrettable que la forme que prennent ses réflexions tienne dans la case limitée du calendrier culturel.

La publication d'un journal, sans mise en forme littéraire digne d'intérêt, demeure un exercice vain, voire vaniteux. Il faut reconnaître que malgré toutes ces anecdotes triviales à intérêt variable, les fragments de ce journal sont toujours révélateurs d'un malheureux sentiment d'insatisfaction chronique, maintenant Éric Simard quelque part sur le spectre de l'arc-en-ciel des émotions, oscillant entre les pôles du spleen grisâtre et de l'idéal rose.

Simon Roy

semble de la société.

Il est possible que Beaulieu, mû par une sorte de sentiment d'urgence, ait voulu faire vite. Cela expliquerait les négligences sans pour autant les justifier. À vrai dire, ce n'est qu'à partir du douzième chapitre (sur un total de seize) que Beaulieu livre ce qu'on attendait. Sa criti-

que de l'économie meurtrière et son point de vue sur l'impasse politique du Québec actuel sonnent juste. Personnellement, j'adhère sans réserve à la volonté de désobéissance civile qui conclut l'ouvrage. Mais on juge la qualité d'un livre au résultat et non selon les intentions de l'auteur. *Désobéissez !* est un livre bâclé,

## ... Fottorino

autant dans son propos que dans sa structure. Tout est relâché, incomplet, tronqué. Ce qu'il en reste est terriblement mince : quelques formules inspirantes et beaucoup de bonne volonté.

À quand la révolution ?

François Ouellet



### Éric Fottorino

#### LE MARCHEUR DE FÈS

Calmann-Lévy, Paris, 2013, 181 p. ; 26,95 \$

On dit parfois de certains livres qu'ils se lisent d'un trait. Celui-ci, du journaliste et romancier Éric Fottorino, se lit davantage selon moi par petites touches, le temps de mieux s'imprégner des portraits intimistes que fait l'auteur de ses pérégrinations à Fès, ville impériale du Maroc qui a plus d'un millénaire dans le corps.

Éric Fottorino y part en quête de son père biologique, un Juif fassi (c'est-à-dire de Fès) dont il cherche à retracer la jeunesse parmi les vieilles pierres de la ville et de son quartier juif, le mellah.

J'ai pu moi aussi entreprendre un tel pèlerinage à Fès, avec mon épouse qui a passé toute sa jeunesse dans la vieille ville, à l'ombre d'un père pieux musulman marchand de chaussures. Un endroit qu'on ne peut oublier, tant les habitudes d'aujourd'hui semblent mimer les façons de vivre d'antan : on y croise encore des ânes faisant le transport des marchandises, comme il y a des siècles. ►